



Le texte ci-dessous reprend les notes, un peu modifiées, d'une intervention donnée lors d'un culte « d'institut biblique » de l'Église protestante évangélique (AEEI) de Cergy-Pontoise, début 2012. Une année a passé depuis, mais l'actualité récente ayant montré que le thème n'était pas périmé, il nous a paru opportun de proposer aux lecteurs des Cahiers... quelques réflexions sur « l'argent ».

Quelle que soit l'altitude de notre spiritualité, nous ne tardons pas, dans le régime d'ici-bas, à être rejoints par la préoccupation terre-à-terre de l'argent. Jusqu'à l'envahissement parfois, que nous en manquions ou que nous nous inquiétions, comme le savetier de la fable¹, de l'usage de celui que nous avons reçu. Si nous nous désolons à bon droit de voir autour de nous « l'homme de la rue » paraître ne vivre que pour l'argent, nous vivons parfois dans l'illusion, en tant que chrétiens, d'être affranchis de la domination universelle qu'il exerce. Car nous sommes bien contraints, nous qui devons gagner notre pain, d'offrir quelque prise à l'argent, et nous ne sommes pas parfaitement au clair à son sujet. Et ce constat que nous pouvons faire dans nos vies personnelles vaut aussi, très souvent, pour l'Église, qui ne saurait vivre et se développer sans se soucier d'argent. Nous re foulons parfois l'embarras qui affleure à notre conscience, et nous nous sentons souvent un peu schizophrènes : d'un côté épris d'un idéal de gratuité – le salut en Jésus n'est-il pas gratuit ? - et de l'autre préoccupés par l'argent, malgré nos convictions, parfois jusqu'à une sorte d'obsession.

Ce qui est étrange, c'est combien nous nous sentons démunis pour analyser notre attitude vis-à-vis de l'argent, et combien nous conservons à son égard, en général, une attitude plus instinctive que vraiment réfléchie. Bien peu d'entre nous seraient par exemple capables d'expliquer par quel procédé étrange, quasi magique, une ligne inscrite par un ordinateur au crédit d'un compte bancaire permet à un salarié de vivre pendant

¹ Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines. / Le sommeil quitta son logis, // Il eut pour hôtes les soucis, / Les soupçons, les alarmes vaines. (...) Inusable La Fontaine !

tout un mois. Nous nous contentons, le plus souvent, de reproduire le modèle reçu de nos éducateurs, que nous ne faisons évoluer qu'à la marge. Et pourtant, la question de l'argent donne lieu à des comportements inattendus de la part de chrétiens, qu'il nous est plus facile de repérer chez les autres... Ici tel frère (ou sœur) âgé qui chaque mois fait et refait ses comptes dans l'angoisse de manquer alors qu'il a largement « de quoi » ; là, une soif d'argent et de dépenses qu'aucun achat ne peut étancher ; là encore, quelques entorses à la morale chrétienne quand il s'agit de payer ses impôts ou ses dettes, et parfois même encore, des secours sollicités à coups de demi-vérités, etc. Il n'est donc pas inutile de rappeler, sur la question de l'argent, quelques enseignements contenus dans l'Écriture, sans quoi nous resterons sur le sol incertain de nos instincts. La Bible est d'ailleurs loin d'être muette sur ce thème, au contraire ! Les statisticiens de la chose biblique ont relevé plus de 2.000 occurrences où il est question ou bien d'argent ou bien de richesse, auxquels les références sont donc bien plus nombreuses que pour bien des thèmes centraux de la doctrine. Et les questions financières font aussi l'objet de nombre de "versets choc" à valeur pédagogique.

Pour une première instruction sur cette question, nous pouvons faire défiler sous nos yeux quelques personnages que l'Écriture associe à l'argent.



La tentation souvent dénoncée par l'Écriture de placer son cœur dans les richesses plutôt qu'en Dieu.

I. Le Mamon de bien des dangers

Le plus mystérieux de ces personnages porte le nom de Mamon. Bien que la *Bible du Semeur* l'élimine pour traduire simplement « l'Argent », ce nom de Mamon est bien significatif. Il est prononcé par Jésus lui-même (Mt 6.24) et doit retenir notre attention. Par ce nom propre, tour étonnant, Jésus personnifie la richesse et va jusqu'à la déifier,

pour mieux exprimer l'empire démesuré que l'argent réussit à exercer sur le cœur humain. De façon surprenante, l'argent, cette matière inerte, du métal dont on fait aussi les idoles, est spontanément investi d'un affect qu'en principe on réserve aux personnes. Fulgurante perspicacité de Jésus, dans un monde pourtant bien moins soumis à la finance que le nôtre ! Dans l'Antiquité biblique déjà, l'argent exerçait un attrait irrésistible et comptait assez de serviteurs pour paraître en rival absurde du seul vrai Dieu ! Jésus met en évidence le ressort de séduction par lequel l'argent opère : c'est celui-ci qui explique que l'argent exerce un pouvoir indu même sur des esprits convaincus de ne pas lui être soumis. Jusqu'à ceux, parfois, qui dénoncent ses abus... C'est la force de la séduction exercée par l'argent qui lui donne son pouvoir, et non le statut économique qui est le sien. Car dans l'ordre économique, le signe monétaire qu'est l'argent est dénué de valeur en tant que tel : il n'est pas la richesse, mais l'auxiliaire qui permet d'en acquérir. Son pouvoir est donc un pouvoir largement usurpé, mais d'une force démultipliée par rapport à celle exercée par les richesses ordinaires.



La dette est la grande plaie de la pauvreté.

Un mot d'explication sur le statut de l'argent dans l'ordre économique nous conduit d'abord à souligner que l'invention de l'argent-monnaie a été un bienfait considérable pour les civilisations humaines. Apparue dans le bassin méditerranéen vers 700 av. J.-C., d'abord sous forme de métal, l'argent a fait sortir l'humanité du cauchemar qui prévalait auparavant. On n'ose imaginer ce que serait notre vie sans monnaie ! Le système du troc, qui ne permettait pas de disposer d'une référence universelle pour fixer la valeur relative des biens, était d'un maniement très lourd, même dans des économies rustiques. Imaginons le casse-tête, sans instrument monétaire, quand on souhaite échanger une récolte périssable, ou les bestiaux de son élevage, contre tous les produits agricoles et textiles indispensables pour survivre, mois après mois ! L'apparition d'un

instrument efficace pour évaluer et échanger ces différents biens, et effectuer ces transactions morcelées de façon différée dans le temps, a été une révolution. Pour que cet instrument réussisse à s'imposer de façon universelle, il fallait à la fois qu'il soit d'une substance que tous accepteraient contre ce qu'ils avaient à vendre (c'est-à-dire qui soit suffisamment rare pour être réservée à cet usage), et que son encombrement et sa solidité soient compatibles avec son maniement. Le choix se fixa sur les métaux rares, or ou argent, dont l'utilité principale était jusque-là décorative ou statutaire. À partir du moment où ils s'imposèrent comme *monnaie*, l'argent et l'or-métal y trouvèrent leur premier usage, leur utilité métallurgique devenant anecdotique : on les détint désormais non pour eux-même, mais pour les autres biens qu'ils permettaient d'acquérir.

Depuis ces temps antiques, l'argent-monnaie, qui représente la richesse, a peu à peu cessé d'avoir de la valeur en soi, comme c'était le cas pour les métaux précieux. L'or et l'argent ont laissé la place au métal vil, puis au papier, puis à de simples impulsions électroniques. La forme dématérialisée de la monnaie, ce que nous appelons « l'argent », rend manifeste le fait que celui-ci ne peut assurer sa fonction que par la *confiance* que tous sont prêts à lui accorder. On dit de la monnaie d'aujourd'hui qu'elle est *fiduciaire*. L'argent ne subsiste que par la foi qu'on lui accorde. Et c'est ce simple *intermédiaire* en réalité *précaire*, qui ne tient que par le sentiment que nous lui portons, qui réussit pourtant à évoquer la richesse plus intensément que tous les biens qu'il permet d'acquérir ! Il faut, hélas, des tragédies économiques pour que sur ce point précis le bon sens reprenne le dessus. On connaît l'histoire de l'hyper-inflation connue par l'Allemagne au début des années 20, quand il fallait une brouette pleine de billets pour aller acheter son pain, et plusieurs milliards de marks pour affranchir une carte postale. Mais en temps ordinaire, l'idée de la fragilité de l'argent, l'idée qu'il dépende de la confiance que méritent ceux qui l'émettent, ne nous effleure même pas. Nous accordons plus de prix, par une confiance aveugle, à l'instrument qu'est la monnaie qu'à la réalité des richesses dont il est le serviteur.

C'est l'acceptation universelle de la monnaie, et la polyvalence illimitée de ses usages, qui concentrent sur elle tous les caractères, réels et « fantasmés », de la richesse. Elle en est comme la quintessence. Ce pouvoir quasi hypnotique de l'argent nous le fait confondre avec la richesse elle-même, et conduit l'humanité à le rechercher au-delà du raisonnable : au point d'en faire un dieu. Si les chrétiens n'en sont pas là, une réflexion déficiente sur l'argent perturbe leur relation aux biens matériels. L'attrait de l'argent, que dénonce Paul (1 Tm 6.10), vient intensifier les tentations auxquelles est soumise notre éthique économique. Et ces tentations existent "en relief" ou "en creux", que l'argent soit, entre leurs mains, abondant ou rare.

Nous subissons d'abord, en tant que chrétiens, des *tentations de l'avoir*. Ce sont les pièges liés au statut et au pouvoir que l'argent procure, dès lors qu'on en possède :

- c'est bien sûr tout d'abord la tentation souvent dénoncée par l'Écriture de *placer son cœur* dans les richesses plutôt qu'en Dieu (Luc 12), et de les idolâtrer, en laissant libre cours au pouvoir irrationnel exercé par l'argent sur nos vies. Mais même si nous réussissons à nous garder de cette tentation grossière, et à l'ingratitude qui est son corollaire, celle-ci renaît sous des formes subtiles ;

- c'est l'ivresse de *toute-puissance* que procure presque irrésistiblement la réussite financière, même relativement modeste. À cette ivresse s'attache le sentiment qu'elle provient de nos propres mérites, et ce sentiment nous porte à mépriser quelque peu (un peu de condescendance suffit) ceux qui, autour de nous, sont moins bien lotis, y compris quand ils ont abandonné toute prétention matérielle pour servir l'Évangile... ;

- c'est à la fois l'*avarice* qui est une idolâtrie, comme le dit Paul (Eph 5.5), elle nous rend insensibles à la situation de ceux dont Dieu nous fait responsables du fait même qu'il nous confie des biens, et l'*étalage de richesses* par lequel nous augmentons la frustration de ceux qui ont moins que nous, en les mettant à l'épreuve sur le terrain de la convoitise. On oublie trop souvent les dégâts que produit partout la jalousie dans l'Église. L'apparence modeste (1 P 3.3) n'est pas seulement recommandable pour la toilette de nos sœurs...

- ce peut être, très concrètement, une propension à faire taire la voix de Dieu pour écouter celle de Mammon dans nos grands choix de vie, quand notre vocation et nos engagements sont en cause. L'argent prend par exemple une place démesurée dans nos choix professionnels, ou dans les conseils que nous dispensons à cet égard autour de nous, ou tout simplement dans nos choix de relations. De tels risques existent jusque dans l'Église. Il y a des chrétiens riches qui hésitent à s'attacher à des Églises de pauvres ! Il y a des vocations délaissées jusque dans les milieux évangéliques, parce qu'on les sait peu rémunératrices.

Il y aurait d'autres *tentations de l'avoir* à citer, sans doute, mais ce qu'il est aussi saisissant d'observer, c'est que Mammon nous soumet aussi à la tentation *par le manque*, par la frustration que crée le sentiment de n'avoir pas assez. Je pense ici moins aux situations de dénuement total (dont nous pouvons craindre qu'elles se multiplient dans les années à venir à la porte des églises et en leur sein), que de *tentations du manque* éprouvées quand nous subissons défavorablement la comparaison avec ceux que nous côtoyons, au travail, dans notre quartier, ou pourquoi pas dans l'Église. Il nous arrive de « souffrir » de ne pas rester dans la course. Selon notre situation, c'est le fait de résider dans tel quartier, de posséder telle voiture de marque allemande, tel gadget hi-tech étiqueté aux USA, qui concentre nos aspirations frustrées... Et nous avons le sentiment,

alors, de « manquer d'argent ». C'est une souffrance que de vivre modestement, quand d'autres affichent un train de vie tapageur ! La jalousie qui sommeille en chacun ne manque jamais, à un moment ou à un autre, d'ouvrir l'œil. Et notre état de chrétiens peut être terreau d'amertume, car si nous devons payer comme nos semblables nos impôts et notre loyer, nous avons aussi la responsabilité de contribuer, par nos dons toujours joyeux (?), à la marche matérielle de l'Église et de l'œuvre de Dieu. Dans les familles chrétiennes engagées, où l'argent est parfois moins abondant qu'ailleurs, c'est un combat spirituel que de ne pas céder à ce type de frustration. Si le serviteur de Dieu, le chrétien généreux, réussit à y échapper, ses proches, conjoint ou enfants, peuvent y tomber. Et il arrive que le manque ressenti dans ces conditions se mue en passion sans frein pour l'argent.

Au plan pratique, l'une des tentations du manque dont nous devons parler dans l'Église, car ses symptômes sont répandus et aggravent les difficultés financières de plusieurs, c'est la tentation de *l'impatience*. Celle-ci, entretenue par le matraquage médiatique, encourage le recours à la dette, rebaptisée crédit ou « financement », et mène parfois des chrétiens égarés à la commission de surendettement et à la faillite personnelle. La dette est la grande plaie de la pauvreté. Et la conjonction de la pauvreté et de la dette suscite des vocations de prêteurs indéliçats qui pratiquent l'usure, comme ce fut longtemps le cas dans les campagnes de France. L'usure, où des taux d'intérêt exorbitants sont imposés à celui qui emprunte car il n'a pas le choix, est un fléau social qui est à l'œuvre sur notre sol parmi les communautés de migrants et touche des membres de nos Églises. Nous devons dénoncer les usuriers ! Mais même en-deçà de telles difficultés, le risque d'être précipité dans la spirale de la dette par le piège du crédit concerne tous les ménages. Et pourtant, l'Écriture nous avertit abondamment contre cette autre forme d'asservissement à Mamon ("ne contractons d'autre dette que celle de l'amour" Rm 13.8) pendant que les suppôts de ce dernier passent leur temps à nous convaincre de l'innocuité d'un endettement permanent. Un principe élémentaire d'éthique chrétienne devrait être de militer contre le crédit à la consommation.

En effet, qu'est-ce que céder aux sirènes du crédit ? C'est – pour les biens de consommations courants - acheter aujourd'hui grâce au travail d'autrui ce que nous pourrions demain nous procurer par notre propre activité. C'est aussi reporter à demain des difficultés que nous peinons à affronter aujourd'hui. La *tentation de la dette* est en réalité une modalité de l'envie, envie qui tourmente même ceux qui ont opté – à l'exemple de ce que recommande le Défi Michée – pour un style de vie simple. Notons toutefois que la question de l'endettement se présente différemment dans le cas d'un investissement, si celui-ci peut être annulé par la revente du bien qu'il a permis

d'acquérir (ce fut longtemps, mais ce n'est pas toujours, le cas de l'investissement immobilier).

Il faudrait citer d'autres tentations du manque, dont la tentation de l'inquiétude n'est pas la moindre². De droite et de gauche, ces tentations doivent être repoussées pour que l'argent soit maintenu au rang d'un serviteur. Mais résister à la tentation est une première étape, l'Écriture nous invite à adopter une perspective et un comportement chrétiens positifs à l'égard des biens matériels.

II. Intendants des biens du Seigneur

Si l'Écriture fait retentir des avertissements nombreux sur leur mauvais usage, les richesses sont d'abord des bienfaits que Dieu, qui en est l'ultime propriétaire, nous dispense à nous qui sommes ses gérants. Apparaît alors notre deuxième personnage, celui de l'intendant - ou gérant ou économiste -, que Jésus met en scène dans deux paraboles : c'est la fonction que nous sommes nous-mêmes appelés à assumer dans la gestion des biens que Dieu nous confie.

L'intendant qu'est le chrétien n'est pas nécessairement destiné à la misère. « C'est à moi qu'appartient tout l'argent et tout l'or. Voilà ce que déclare le Seigneur des armées célestes » (Aggée 2.8). Les figures patriarcales de l'Ancien Testament : Job (Jb 42.12), David, Salomon (1 R 3.13), jusqu'à Abraham (Gn 13.2, 24.35), montrent que l'on peut conjoindre richesse et approbation de Dieu. Un auteur (Craig Blomberg) relève que même l'expérience en un sens la plus radicale d'appauvrissement rapportée par le Nouveau Testament, celle de « communisme authentique » relatée par le livre des Actes (Ac 4.34) n'est pas menée dans le but d'appauvrir les riches parmi les premiers chrétiens. Le but de celle-ci est qu'« aucun d'eux ne soit dans le besoin ». Les richesses ont Dieu pour ultime auteur, elles existent pour répondre aux *besoins* de l'humanité, et elles sont d'autant moins à négliger que certains de ces besoins sont vitaux.

L'activité économique, qui permet la multiplication et la répartition des richesses, doit donc être considérée favorablement par les chrétiens, sans pessimisme paralysant. La notion d'*intendance*, utilisée par Jésus dans son enseignement (Lc 12 et 16), nous encourage vis-à-vis des biens matériels que nous possédons à être à la fois actifs, administrateurs efficaces des biens du maître, et détachés de ces biens qui ne nous appartiennent pas de façon ultime et que nous devons reconnaître comme siens.

² Lc 12.29 Ne vous faites donc pas de soucis au sujet du manger et du boire, et ne vous tourmentez pas pour cela./30 Toutes ces choses, les païens de ce monde s'en préoccupent sans cesse. Mais votre Père sait que vous en avez besoin. / 31 Faites donc plutôt du règne de Dieu votre préoccupation première, et ces choses vous seront données en plus.



Apprendre à être des intendants vraiment sérieux.

Être *intendant actifs* dans l'emploi de notre argent, cela signifie que nous ne devons pas en tant que chrétiens chercher à nous évader de la vie économique ou ignorer ses principes. Nous n'avons pas non plus à nous sentir coupables d'un mieux-être matériel. Mais l'intendant sérieux est ennemi du gaspillage et soucieux de faire valoir au mieux les biens qu'il administre. Et la notion d'intendance commence par nous imposer de réfléchir à notre théologie personnelle du travail, à nous assurer qu'elle est bibliquement fondée.

François Guizot, ministre de Louis-Philippe « roi des Français », protestant proche des milieux du « Réveil », a laissé une formule célèbre (prononcée devant des électeurs à Lisieux) dont on ne rappelle souvent que le début, ou la version la plus brève : « enrichissez-vous ! », sa phrase complète était « enrichissez-vous par le travail, par l'épargne et par la probité ». Sur un propos tronqué, Guizot fut mal jugé, et méprisé comme un matérialiste. Sa pensée allait au-delà. Nous ne devons négliger ni l'épargne ni l'investissement pour être des intendants efficaces, nous devons veiller à investir intelligemment l'argent que nous n'avons pas besoin de consommer et que le Seigneur ne nous demande pas de donner tout de suite !

Ainsi, il n'y a pas de prohibition de la finance en tant que telle dans une perspective chrétienne ! L'interdiction de l'intérêt, édictée entre Israélites par la loi de l'Ancien Testament (Ex 22.25-27 ; Lv 25.36-37 ; Dt 23.19-20) valait entre Israélites, dans le cadre d'une économie agricole où la richesse était équitablement répartie par la loi mosaïque et où – fait décisif – n'existaient ni l'inflation ni la croissance au sens où nous les connaissons en Occident depuis la révolution industrielle de la fin du XVIII^e siècle. L'intérêt n'était pas interdit vis-à-vis des étrangers, avec qui Israël commerçait, et le christianisme issu de la Réforme a considéré, depuis l'émergence des économies modernes, qu'un intérêt raisonnable n'est pas contraire à la perspective biblique, dès lors

que le prêteur se garde de l'*usure*. Cette mise en œuvre d'un comportement économique efficace et responsable sera d'autant moins inféodée à Mamon qu'elle aura en vue les richesses utiles plutôt que l'argent qui permet de les acquérir.

Nous devons apprendre à être des intendants vraiment sérieux, et à considérer les biens dont nous sommes juridiquement propriétaires selon les lois des hommes, comme réellement des propriétés du Seigneur. C'est alors, une fois ce détachement vraiment opéré, que nous serons disposés au don joyeux, qui est à la fois don de nous-mêmes et reconnaissance du fait que nous avons tout reçu de Dieu³. Ce détachement nous aidera au passage à accepter un aspect non anecdotique de la gestion de nos biens : notre façon de nous comporter vis-à-vis d'un troisième personnage : César.

III. Ce qui appartient à César

C'est pour ne pas tomber dans un piège que lui tendent les pharisiens que Jésus formule une de ses plus célèbres répliques sur l'argent. C'est l'épisode où apparaît un autre personnage, non pas le fictif Mamon cette fois, mais le très historique César (Mt 22.15-22). À des interlocuteurs aux intentions ambiguës, Jésus fait remarquer sur la pièce l'effigie de l'empereur, dont il conclut directement qu'ils ont des devoirs envers le gouvernement en place. Non pas que l'effigie soit une marque d'appartenance, mais celle-ci indique l'existence de l'État. Elle rappelle à la fois sa fonction indispensable et nos devoirs à son égard, même si ces obligations peuvent être, par exemple en un temps d'occupation étrangère, désagréables ou humiliantes. César, c'est notre Semeuse, où la signature du caissier de la BCE sur les billets en Euros ! Notre obligation confirmée par Jésus envers César, voilà le fondement de notre éthique fiscale. Et pourtant, la réalité de l'impôt reste souvent, malgré tous les avantages procurés par la solidarité sociale, accueillie avec peu d'empressement même par des chrétiens assez versés dans les Écritures... alors même que nos sociétés nous procurent toujours (encore ?) un niveau de service inimaginable aux temps du Nouveau Testament. Cependant, malgré tous les avantages et allocations dont nous sommes les bénéficiaires, nous payons nos impôts à peine de meilleure grâce que les pharisiens ne le faisaient à l'occupant romain... Et songeons qu'il arrive même, dans le cas de ce qu'on appelle les « allocations non contributives » (RSA, CMU) que la puissance publique nous donne, à nous chrétiens, l'exemple du don⁴.

3 2 Co 9.7.

4 C'est un autre débat que de discuter si l'État en a vraiment les moyens...

IV. Donner à Dieu

Après avoir mentionné César, Jésus ajoute « et à Dieu ce qui revient à Dieu ». Car s'il faut payer l'impôt, le don fait à Dieu est appelé à avoir une place importante dans nos vies. Pas seulement en matière financière, mais *aussi* en matière financière ! Nous pouvons avoir dans ce domaine, en tant que chrétiens évangéliques, une certaine fierté : les statistiques les plus récentes montrent que plus on est évangélique, en quelque sorte, plus on est généreux en proportion de son revenu. Mais nous sommes souvent borgnes en un royaume d'aveugles : le don moyen reste souvent... moyen, voire faible. N'est-il pas étonnant que malgré tous les avantages procurés par la loi fiscale qui encourage les dons aux associations, la santé financière des Églises et des œuvres ne soit pas nettement meilleure qu'il y a dix, vingt ou trente ans ?

Écoutons, en guise de conclusion, pour apprendre à la mettre en pratique, la recommandation de Paul à Timothée (1 Tim 6), d'une parfaite actualité :

- (17) Recommande à ceux qui possèdent des richesses en ce monde de se garder de toute arrogance et de ne pas fonder leur espoir sur la richesse, car elle est instable. Qu'ils placent leur espérance en Dieu, qui nous dispense généreusement toutes ses richesses pour que nous en jouissions. (18) Recommande-leur de faire le bien, d'être riches en œuvres bonnes, d'être généreux et de partager avec les autres. (19) Ils s'assureront ainsi pour l'avenir un beau capital placé en lieu sûr afin d'obtenir la vraie vie.

Jacques E. Blocher

En guise de bloc-notes : sur la simplicité évangélique

Cette fois-ci, l'actualité paraît trop tumultueuse pour le bloc-notes des Cahiers. La dernière cérémonie de clôture, qui était celle des 90 ans de l'Institut, avait été l'occasion d'une réflexion sur la simplicité évangélique. On nous a suggéré de porter ce texte à la connaissance des amis qui n'avaient pu être présents.

Il y a peu, au hasard des archives familiales, le testament de Ruben Saillens m'est tombé entre les mains. Ce testament, écrit plus de dix années avant de fonder l'Institut, a été retouché un peu après. Pourtant, il n'a malheureusement pas permis que les dernières volontés du fondateur soient toutes respectées : on ne l'a retrouvé que bien après son décès survenu pendant la guerre et loin de Nogent ! Mais la caducité partielle du document n'enlève rien à l'intérêt qui est le sien. Sa conclusion continue de nous interpeller, à plus d'un siècle de distance : « Je crois, dit-il, à l'avenir du règne de Dieu sur la terre, je crois que la France, en particulier, sera visitée par Dieu et fournira un contingent très nombreux et très fidèle à la grande armée de Jésus-Christ. / Je supplie humblement tous mes amis, tous ceux sur lesquels ma parole a pu avoir quelque action, à cultiver la simplicité chrétienne, soit dans les formes du culte, soit dans la vie de famille, soit dans leur vie privée. L'Évangile est pour les simples. L'amour de l'argent, du luxe, des formes esthétiques dans le culte, ont été les grands scandales du pauvre peuple, et ont motivé son éloignement de la maison de Dieu. (...). Ceux qui portent la parole de Dieu devraient toujours avoir devant les yeux de leur esprit les enfants et les ignorants. En parlant pour ceux-ci, on atteint les autres aussi, pourvu qu'ils soient humbles. »⁵

Cet éloge de la simplicité évangélique résonne avec force à une époque sur laquelle la complication règne sans partage. C'est la complication insondable de la finance qui, en faisant perdre de vue la nocivité de la dette, a mené les économies des pays riches au bord du gouffre... C'est la complication qui est devenue la norme en matière de vie familiale, de décomposition en recomposition... C'est la complication jargonante qui dénature le langage... Et la révolution numérique, qui n'est rien d'autre qu'une complication qui a réussi, nous fait considérer comme périmées, pour prix du confort qu'elle nous procure, bien des qualités simples et constitutives de l'humain : l'importance de l'intuition, des facultés lentes que sont le sens de l'observation et de la comparaison... Où sont passés les poètes ? La vie des Églises n'est pas épargnée par ce penchant à la complication. Les ornements variés ne fleurissent-ils pas dans « les formes esthétiques » du culte ? Mais j'abrège... pour ne pas perdre bêtement des amis auxquels je suis attaché... Et je propose une explication : si la simplicité cède autant de terrain devant des complications de toutes sortes, c'est que dans le monde déchu où se meuvent nos esprits tortueux, la simplicité ne s'obtient qu'au terme d'un effort soutenu. Or, voilà qui prend à rebours nos réflexes de zappeurs générations X et Y, qui examinent toutes choses, n'en retiennent aucune, puis se rallient, par paresse, à l'air du temps. La simplicité *s'acquiert* ou se *conquiert* ; loin de nous disposer à la simplicité, l'état de nature ne nous permet qu'une pensée et des discours embrouillés...

5 In *Testament* rédigé en janvier 1909, revu le 30 mai 1922.

Mais il est en France une antique citadelle, ombragée par un cèdre immémorial, où la simplicité chrétienne, depuis 1921, s'apprend, se vit, se transmet. Il est plus que vraisemblable que la clef de la pérennité de l'Institut, à travers guerre, crises et générations, c'est la *simplicité* de l'entreprise, de son but et de sa mise en œuvre.

C'est la simplicité du but pédagogique qui le rend impérissable, au point que l'on pourrait republier en le retouchant à peine le programme présenté dès l'été 1921, trois mois avant l'ouverture :

La Bible : sa formation ; ses auteurs humains ; son inspiration divine

La Bible : étude de chaque livre et de chaque chapitre

La Bible : les doctrines et les règles de la vie spirituelle

La Bible : comment l'enseigner aux enfants (école du dimanche), aux adultes (réunions et prédication) ; comment la diffuser (de maison en maison, par le colportage)

La Bible : comment elle a été perdue (brève présentation historique de l'apostasie romaine⁶) ; retrouvée (histoire de la Réforme) ; revitalisée [réveillée] (histoire des grands Réveils) ; apportée aux païens (histoire des missions évangéliques).

Ce programme centré sur la Bible, sur son apprentissage aussi complet que possible en 3 ans, reste la marque de fabrique de l'Institut. C'est la marque essentielle d'un projet pédagogique tout de simplicité. Ce n'est pas la seule :

- l'ouverture à tous, bacheliers ou certifiés d'autres filières, ou d'aucune, en est une autre, et c'est encore un *marqueur de simplicité*. On voit à l'Institut des diplômés des grandes écoles – il y eut jusqu'à un diplômé du MIT (Harvard), l'école la plus prisée de la planète –, coudoyer d'autres qui viennent conjurer sur nos bancs un parcours d'échec scolaire... Pour tous, il s'agit, simplement, de s'astreindre à l'étude – sans céder (jamais ?) à la facilité du dilettantisme – afin d'être capables, leurs labeurs achevés, de communiquer mieux, plus clairement, le message de l'Évangile. Pour les professeurs, cette diversité de public est aussi une école de simplicité. C'est le cas sur le plan de la pédagogie, puisque leur tâche est de faire progresser chacun sans léser quiconque, comme sur celui de leurs ambitions académiques, car l'enseignement à l'Institut requiert de faire joyeusement son deuil des fastes universitaires. À ce sujet, les professeurs d'aujourd'hui ont en leurs prédécesseurs des modèles pour les inspirer, à commencer par un J.-M. Nicole, qui a consacré un ministère de plus de six décennies à l'Institut, « rien qu'à l'Institut », quand toutes les ambitions académiques lui auraient été permises. Ah ! la lumineuse simplicité du *Précis de Doctrine* !

- la simplicité de l'Institut, c'est bien sûr la vie communautaire qui est une école de simplicité chrétienne en soi, où tous – étudiants, professeurs, personnel – sont de plain-pied, moyennant une structure d'autorité nécessaire pour le bien commun, mais réduite au minimum. Nous parlons chaque année de la vie communautaire, je n'en dirai pas plus aujourd'hui, sinon pour souligner qu'elle favorise si souvent une authentique simplicité de cœur qui dispose le plus grand nombre des étudiants à des sentiments d'affection chrétienne réciproques. Ces

6 Le cours d'histoire de l'Église a été retouché depuis.

sentiments de fraternité profonde, de volée en volée, depuis les premières années, constitue le plus éloquent des témoignages.

- *la simplicité, c'est aussi la modicité de nos moyens !* Cette simplicité là fait des 90 années de notre maison un parcours exigeant accompli « par la foi » sans assurances matérielles humaines, sans réserves ni riches amis ! Pas plus que sur le terrain du programme, le chemin de la simplicité n'a été celui de la facilité. On a longtemps chanté à l'Institut que l'on était « riche sans argent »⁷. Ainsi avons-nous été préservés de la tentation du luxe ou du grandiose qui a étourdi, ailleurs, plus d'un directeur d'école biblique ! Jamais nous n'avons pu douter que nous étions de ces choses folles aux yeux du monde par lesquelles – par la grâce de Dieu - les sages seraient finalement confondues (1 Co 1.27). Sans doute le Seigneur nous a-t-il préservés par ce dénuement même de toute distraction grave qui nous aurait détournés de notre vocation. Toutefois, nous n'en sommes pas à cultiver le goût de la privation... et nous comptons sur votre engagement à nos côtés, par la prière et par l'action, même quand, sur la brèche, nous sommes trop occupés pour exposer nos besoins. Nos étudiants n'ont pas tort de juger que certains de ces besoins tardent à être couverts...

Ainsi donc « au point où nous sommes parvenus », continuons, d'un même pas, étudiants, équipes, anciens, amis, à cultiver la simplicité chrétienne. C'est elle qui nous permettra de contribuer longtemps encore - jusqu'au centenaire ou jusqu'au retour du Seigneur -, par des sortants de Nogent, au « contingent très nombreux et très fidèle » que la France fournira « à la grande armée de Jésus-Christ ». Prenons courage !

Jacques E. Blocher

7 Il y a là une ritournelle à remettre en valeur...